



UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES  
ET CAMÉRA D'OR

# la jaula de oro

un film de Diego Quemada-Diez





présente



UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES

ET CAMÉRA D'OR

# la jaula de oro

un film de DIEGO QUEMADA-DIEZ

avec

Brandon López, Rodolfo Domínguez, Karen Martínez, Carlos Chajón

Mexique / Espagne - 2013 - VOSTF - 1h42 - Cinémascope - DCP

Les photos, dossier de presse et extraits du film sont disponibles  
sur [prettypictures.fr](http://prettypictures.fr) (**mot de passe : presse\_pretty**)

**PRESSE CANNES**

ISABELLE BURON

Mob : 06 12 62 49 23

[isabelle.buron@wanadoo.fr](mailto:isabelle.buron@wanadoo.fr) - [www.isabelleburon.com](http://www.isabelleburon.com)

**DISTRIBUTION**

PRETTY PICTURES

33, rue du Faubourg Saint Antoine - 75011 Paris

Tél : 01 43 14 10 00 - [info@prettypictures.fr](mailto:info@prettypictures.fr)

# synopsis

Trois jeunes gens issus des quartiers pauvres du Guatemala et aspirant à une vie meilleure tentent de se rendre aux États-Unis. Pendant leur périple à travers le Mexique, ils rencontrent Chauk, un Indien du Chiapas qui ne parle pas l'espagnol. Lors de leur voyage dans les trains de marchandises et le long des voies de chemin de fer, ils affronteront une réalité difficile.

## notes du réalisateur

La réalité sociale en Amérique latine est telle que le cinéma se doit d'être engagé. Ce qui m'intéresse, c'est de réaliser des films enracinés dans notre société contemporaine. Il y a tout dans le réalisme : l'imagination et la raison, la souffrance et l'utopie, le bonheur et la douleur de l'existence. Je veux donner une voix aux migrants – des êtres humains qui défient un système établi par des autorités nationales et internationales impassibles, en traversant les frontières illégalement, en risquant leurs vies dans l'espoir de fuir une pauvreté épouvantable.

Ce film n'est pas un documentaire mais plutôt une fiction basée sur la réalité, qui la reconstitue avec une volonté d'authenticité et d'intégrité. Nous avons élaboré la trame narrative et les instants poétiques à partir de centaines de témoignages de migrants et des sentiments personnels de chaque personne ayant participé au processus créatif.

En nous identifiant à Juan et Chauk, nous nous détachons de nos vies quotidiennes, embarquons pour une aventure émotionnelle et faisons une découverte importante. Le voyage que nous entreprenons balaie l'idée selon laquelle le bonheur nous attend ailleurs, nous permet de réfléchir aux frontières qui divisent les nations et de partir à la découverte de ce qui nous sépare en tant qu'êtres humains.

Nous avons écrit cette histoire dans l'espoir de détruire les conventions qui nous emprisonnent, afin de réinventer notre propre réalité. Je rêve que ces barrières qui nous séparent sautent, que nous embarquions dans un train dont la destination est sans importance, dont les passagers savent que nos existences sont interconnectées et que les obstacles rencontrés sur la route nous inspirent pour célébrer la vie avec un respect et une conscience qui transcendent les races, les classes et les croyances.

Les paroles prononcées par un Mexicain du nom de Juan Menéndez López juste avant de monter dans un train de marchandises avec ses sept compagnons, restent gravées dans mon esprit : «On apprend beaucoup le long du chemin. Ici, nous sommes tous frères. Nous avons tous les mêmes besoins. L'important, c'est que nous apprenions à partager. C'est seulement comme ça que nous pouvons avancer, que nous pouvons atteindre notre destination, seul un peuple uni peut survivre. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes clandestins nulle part sur cette planète».





le casting

Brandon López (Juan) et Karen Martínez (Sara), tous deux âgés de 16 ans et Guatémaltèques, ont été choisis pour interpréter les rôles principaux dans LA JAULA DE ORO parmi 3 000 jeunes gens venus participer à un casting organisé dans l'un des quartiers les plus pauvres et les plus dangereux de la capitale.

Pendant son audition, la capacité d'improvisation de Brandon, la puissance de son regard et son talent pour la communication aussi bien verbale que non-verbale ont montré qu'il serait parfait pour le rôle. Brandon est par ailleurs une star montante de la scène hip-hop guatémaltèque en tant que DJ et danseur.



Karen a participé à des productions théâtrales de rue sur les problèmes sociaux au Guatemala et a joué de petits rôles au théâtre. Elle souhaite développer sa carrière d'actrice.



Rodolfo Domínguez, 16 ans, un Indien Tzotzil, joue le rôle de Chauk. Il a été découvert lors d'un casting organisé dans un village isolé dans les montagnes du Chiapas. Nous l'avons choisi pour sa profonde connexion spirituelle à la terre, sa culture indienne, son charisme et sa profonde humanité. Il possède une véritable sensibilité artistique qui s'exprime lorsqu'il joue de la harpe et de la jarana, ainsi que dans les danses traditionnelles et les rites du peuple Tzotzil.





**entretien avec  
Diego  
Quemada-Diez**



### ***Comment est né LA JAULA DE ORO ?***

En 2003, j'ai lu un article sur le quartier rouge de Mazatlan, et dans un mouvement complètement irrationnel, j'ai pris un avion pour y chercher une nouvelle histoire à raconter. Dans un club de ce quartier, j'ai rencontré "El Toño", un chauffeur de taxi, et nous sommes vite devenus amis. J'ai fini par vivre deux mois dans sa maison située au bord d'une voie ferrée. Chaque jour sans exception, des wagons remplis de migrants arrivaient. Les gars sautaient du train et frappaient à la porte pour demander de l'eau et des tortillas. Ils nous racontaient des histoires horribles – comment ils voyageaient avec rien, qu'ils s'étaient tout fait voler sur la route, qu'il y avait de nombreux morts. Malgré tout, ils s'accrochaient à l'idée qu'ils gagneraient de l'argent qu'ils enverraient à leur famille. Ils sacrifiaient leur vie pour ceux qu'ils aimaient. Pour moi, ils étaient des héros dont les histoires étaient comme des poèmes épiques et leurs voyages des métaphores de la vie – une dramatisation de l'existence humaine à l'extrême. J'ai collecté les histoires de migrants pendant plusieurs années. J'ai rencontré des gens merveilleux qui m'ont beaucoup appris, notamment la générosité et la valeur de la fraternité.

Je voulais que cette histoire soit vraisemblable tout en ayant une structure dramatique. Je l'ai écrite et réécrite de nombreuses fois. C'est peut-être pour ça que j'ai mis tant de temps à la terminer. Je voulais que le film soit au croisement du documentaire et de la fiction. J'ai fini par comprendre qu'il fallait que je concentre tous les témoignages dans un personnage.

J'ai fait des recherches dans les pays que les migrants quittent ainsi qu'aux États-Unis où la main d'œuvre peu chère fait tourner l'industrie. À cette étape de mon travail, j'ai été frappé par la souffrance créée par le mur et l'incroyable hypocrisie des États-Unis. Les familles sont séparées, des bébés arrachés des bras de leur mère, des enfants battus et torturés pendant leur expulsion – tout cela sous les auspices de ce qu'on appelle le «départ volontaire» - et des milliers de personnes, dont le seul crime est d'avoir traversé cette frontière absurde, sont emprisonnées.

### ***Comment définiriez-vous votre façon de travailler ?***

En travaillant avec Ken Loach, j'ai eu le privilège d'apprendre sa méthode et je l'ai appliquée à LA JAULA DE ORO. C'est une réalisation profondément ancrée dans la réalité grâce au travail avec des acteurs non-professionnels et à l'utilisation de la lumière naturelle autant que possible, sans grue et sans zoom.

J'aime m'immerger dans une communauté et, au cours de mes recherches, découvrir quelles sont les histoires qui veulent être racontées. On les assimile, on leur donne une structure dramatique afin que le spectateur s'identifie avec les personnages et pour créer de l'émotion. Je souhaite toucher les autres. John Ford disait déjà la même chose dans les années 1930 ; il voulait que les films racontent les histoires des gens.

Le concept de LA JAULA DE ORO était de faire le même parcours que les migrants. Nous avons choisi des lieux de tournage le long de la route qu'ils empruntent du Guatemala aux États-Unis, filmés dans l'ordre chronologique et en Super 16, un format plus léger qui se rapproche des documentaires classiques.

Les jeunes n'ont jamais lu le scénario. Chaque jour sur le tournage, je leur lisais un morceau de la scène qu'ils s'apprêtaient à jouer. Ils avaient ainsi une expérience viscérale. Nous les mettions dans une situation sans leur dire quoi faire. Nous les encourageons à interagir avec ce qu'il se passait autour d'eux, à être eux-mêmes. Ken Loach m'a dit que la meilleure mise en scène est silencieuse, indirecte. Le metteur en scène est simplement là pour provoquer des situations, les guider et documenter ce qu'il se passe, comme un témoin.

Dans le cinéma humaniste, le point de vue est littéralement humain car la caméra est toujours à hauteur d'homme. On produit l'illusion que le spectateur est bel et bien là, qu'il regarde quelque chose de réel, comme s'il était dans la peau du héros de l'histoire. Je souhaite créer une fine ligne entre la réalité et le cinéma. La perfection de la réalisation n'a aucune importance. Ce qui est essentiel, c'est de saisir des personnages, une situation.



Je crois que, individuellement, nous ne sommes pas très importants – d'une certaine façon, nous sommes tous remplaçables. Ce qui importe, c'est notre raison d'être. En ce qui me concerne, j'essaie d'être le passeur des histoires des autres. L'objet fondamental de ce projet est de transmettre le drame des migrants, qu'autrui le ressente de manière intuitive.

Je suis intéressé par ce qui arrive lorsqu'une personne croise la vie d'une autre. Les personnages de Juan et Chauk ont été façonnés à partir des témoignages de 500 voire 600 migrants, de mes expériences et sentiments, ainsi qu'à partir de la réalité vécue par les acteurs et ceux qui ont collaboré au projet.

Le résultat est très fort. Ces jeunes sont des héros mais aussi très humains – ils ont des défauts et font des erreurs. Nous avons tous apporté une part de notre propre histoire au projet, c'est peut-être la raison pour laquelle un sentiment de vérité ressort du film. Nous avons essayé de créer une vérité à partir de plusieurs.



#### ***Quels sont les thèmes principaux du film ?***

Il semble que, dans de nombreux villages pauvres d'Amérique centrale et du Mexique, le fait de risquer sa vie en allant aux États-Unis s'apparente à un rite initiatique. Pour de nombreux jeunes, c'est comme si un courant les entraînait vers le Nord. Ils imitent leurs parents et leurs proches qui ont fait la même chose.

Je voulais aussi remettre en question les barrières sociales, nationales et raciales. Nous sommes tous égaux, nous avons les mêmes besoins, nous rêvons tous d'une vie meilleure. La migration est naturelle mais les frontières sont artificielles et ont été créées il y a peu.

J'aborde aussi le thème de l'obsession occidentale pour le progrès sans savoir où il nous conduit. Nous sommes extrêmement matérialistes, mais que faisons-nous du développement humain et spirituel ?

Derrière la migration se cache la colonisation, derrière laquelle se cache l'expulsion ou l'extermination d'un peuple. Une personne ou un groupe occupe la terre d'autrui et exploite les autres. Notre histoire est jalonnée de conquêtes, des Romains aux Espagnols, des Anglais aux Aztèques. Pendant des siècles, nous avons essayé de dominer les autres par les guerres et les occupations qui se poursuivent jusqu'aujourd'hui, comme en Irak et en Afghanistan. Je me demande ce dont parlent les dirigeants politiques et les patrons de grands groupes, à quelle liberté ils font référence lorsque seuls comptent à leurs yeux la cupidité et l'enrichissement personnel.

Peut-être le temps est-il venu de partir à la conquête de soi-même plutôt que de celle des autres. Un poète du collectif d'artistes Caja Lúdica m'a dit que nous devons décoloniser notre esprit : si mon but est de profiter de vous, de vous utiliser, je ne changerai jamais la société. Nous devons nous tourner vers l'intérieur et nous demander : «Qu'est-ce qui, en moi, essaie de contrôler les autres ?» C'est là que débute la transformation. C'est apprendre à se dominer soi-même, à abandonner notre cupidité, notre agressivité, notre égoïsme et notre tendance à voir les autres comme des ennemis.



**Dans LA JAULA DE ORO, l'un des personnages principaux est issu du peuple Tzotzil. Pourquoi avoir voulu mettre ce peuple en avant ?**

Le nom Chauk est inspiré de celui d'un ami maya, Chak. Il m'a enseigné leur cosmogonie, m'a montré une autre façon de voir les choses. Il m'a offert le livre Canek d'Emilio Abreu Gómez, un bijou de poésie idéaliste et romantique et pour autant réaliste. Je me suis demandé, «Comment puis-je saisir et transmettre la sagesse de ce peuple si connecté à la terre et au côté poétique et spirituel de la vie ?»

Chak m'a raconté que son grand-père avait pour habitude de lui poser des questions qui l'obligeaient à penser autrement. Par exemple, «À quoi rêvent les nuages ?» La première fois que l'on se pose cette question, on veut y répondre correctement et, franchement, il n'y a pas de bonne réponse. Son grand-père pouvait répondre, «le nuage rêve de jouer avec le poisson dans la rivière et de terminer sa course dans la mer». Le truc, c'est de voir au-delà du physique, de convoquer une vision poétique de l'existence, de donner une autre dimension à l'univers qui ne soit pas matérialiste où tout a une logique, où tout est le produit d'une réaction chimique ou mécanique. Finalement, «Quelle est la vérité ? Je préfère voir la vie comme un mystère.»

**Parlez-nous de l'opposition entre Juan et Chauk, les personnages principaux.**

Il fallait un contrepoint à Juan, ce personnage qui rêve d'aller aux États-Unis coûte que coûte, qui croit toujours au rêve américain, qui veut réussir dans une société matérialiste. Chauk pense différemment, il a une mentalité plus communautaire, il a conscience de sa relation à la terre, de la valeur de la bonté. Leur opposition permet au plus égoïste des deux de grandir. Peu à peu, son armure se fendille. Il change. Il comprend que l'individualisme est une illusion, un mensonge raconté par la société. Que seul, on ne peut rien faire.

Ce qui est aussi intéressant dans le fait d'opposer deux mondes, c'est que Juan représente le rationnel, l'esprit, et Chauk, le cœur, le sentiment. Au cours de leur voyage, Juan apprend à ressentir. Je voulais que les spectateurs prennent conscience de la signification du salut Tzotzil, «K'uxi elan avo'onton ?» («Comment va ton cœur ?»). Il induit une communication plus émotionnelle que purement mentale. Je crois que chacun de nous a en lui un peu de Juan et un peu de Chauk.

**Que pouvez-vous nous dire des métaphores utilisées dans le film ?**

Le train est une métaphore du progrès, une étape fondamentale dans une chaîne de montage industrielle. Il transporte les matières premières nécessaires au fonctionnement d'une grosse machine et, de la façon la plus déshumanisante qui soit, apporte une main d'œuvre bon marché et jetable. Les migrants vivent comme des esclaves dans un système qui se déclare être le chantre de la démocratie et de la liberté.



# Diego Quemada-Diez

Né dans la péninsule Ibérique, Diego Quemada-Diez a grandi à Burgos, Logroño (Logrogne) et Barcelone. Il vit sur le continent américain depuis bientôt vingt ans.

Il commence sa carrière au cinéma en 1995 en tant qu'assistant du directeur de la photographie sur *Land and Freedom* de Ken Loach. L'année suivante, il émigre aux États-Unis pour travailler sur *Des Choses que je ne t'ai jamais dites*, (*Cosas que Nunca Te Dije*), le second long métrage d'Isabel Coixet produit par Luis Miñarro.

Il sort diplômé en cinématographie de l'American Film Institute (AFI) avec la bourse honorifique Anthony Hopkins/Amex. Son film de fin d'études, *A Table is a Table* (dont il est le réalisateur, le scénariste et le chef opérateur) remporte le prix de la Meilleure Photographie décerné par l'American Society of Cinematographers (ASC). Grâce à ce prix, il devient l'opérateur caméra de Rodrigo Prieto sur *21 Grammes* d'Alejandro González Iñárritu. Fort de cette expérience, il travaille aux côtés de réalisateurs tels que Fernando Meirelles (*The Constant Gardener*), Tony Scott, Cesar Charlone, Oliver Stone et Spike Lee, entre autres.

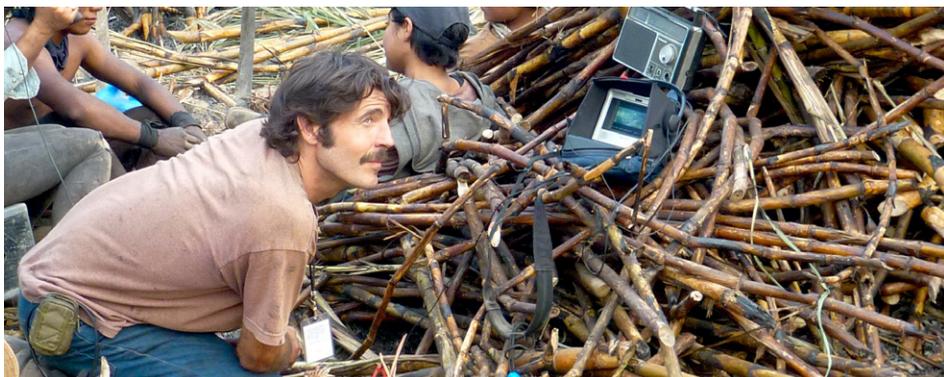
En 2006, il écrit et réalise son second court métrage, *I Want to be a Pilot*. Après son avant-première au festival de Sundance, il remporte plus d'une cinquantaine de prix dans le monde. La même année, il réalise au Mexique un court métrage documentaire : *La Morena*. En 2010, il obtient la bourse de la Cinéfondation et participe à l'Atelier à Cannes et développe son premier long métrage, *LA JAULA DE ORO*.

## FILMOGRAPHIE

*A Table is A Table* (2001), court métrage

*I Want To Be A Pilot* (2006), court métrage

*La Morena* (2006), court métrage documentaire



# fiche artistique

Brandon López	JUAN
Rodolfo Domínguez	CHAUK
Karen Martínez	SARA
Carlos Chajón	SAMUEL



# fiche technique

Réalisé par	DIEGO QUEMADA-DIEZ
Scénario	DIEGO QUEMADA-DIEZ GIBRÁN PORTELA LUCÍA CARRERAS
Produit par	INNA PAYAN LUIS SALINAS EDHER CAMPOS
Une Production	ANIMAL DE LUZ FILMS MACHETE PRODUCCIONES MEXICAN FILM INSTITUTE EFICINE CASTAFIORE FILMS KINEMASCOPE FILMS

